

croix, et le sang en ruisselait avec abondance. "Donnez encore cette main gauche souillée de toutes les immondices du genre humain. "avait ajouté le Père céleste. Pour la laver, "sang est aussi nécessaire." — Et Jésus avait étendu sa main gauche, et un second clou l'avait attachée à la croix, et le sang jaillissait de la blessure.

Ensuite, ces pieds, si paresseux chez le pécheur sur la voie du bien, et si agiles à se précipiter dans le mal; encore du sang pour eux.

Enfin ce cœur, dont les affections dérangées ont perdu les hommes: qu'il soit percé d'une lance!

Et Jésus avait répondu: — "Du sang, mon Père, et de mes pieds, et de mes mains, et de mon cœur, vous le voulez, cela est juste. Je le veux aussi. *Deus meus, voluit.*"

Or la croix est élevée en l'air, et voilà que la terre a tremblé, que le soleil s'est obscurci, que le voile du Temple s'est déchiré, que les tombeaux se sont ouverts. Jésus pousse un grand cri, et il expire!

En présence de cette grande scène, que ferons-nous?

Dieu avait commandé, au Lévitique, que si on trouvait sur un chemin un corps d'homme assassiné, toutes les personnes considérables des villes et des bourgades voisines fussent convoquées, et que, s'approchant de ce mort, elles étendissent la main sur son cadavre, et jurassent par cette formule: "*Manus nostræ non effudit sanguinem hunc.*" Nos mains sont pures de l'effusion de ce sang." Le corps sanglant de Jésus crucifié est devant nous. Je cherche le coupable. Judas, un peu avant sa mort tragique, a déclaré hautement qu'il ne voulait avoir aucune part à ce déicide, et il a jeté dans le Temple l'argent reçu pour sa trahison, en disant: — "J'ai péché, j'ai livré le sang du juste." — Pilate s'est lavé les mains et protesté qu'il ne veut point les tremper dans un sang innocent. Hérodès n'a prononcé aucune sentence: il s'est contenté de revêtir Jésus d'une robe blanche. Et Pierre, qui l'a remis trois fois, a reconnu sa faute bien avant le supplice, et il s'est retiré pour pleurer amèrement. Où donc est le meurtrier? Hélas! lequel d'entre nous peut étendre la main et jurer qu'il n'a aucune part à cette mort?

Est-il possible de rester froid devant cette royauté divine agonie?

Si on venait dire à un de ces heureux du monde qui vit comme si Notre-Seigneur ne fût pas mort pour lui, si on venait lui dire qu'un homme fût-ce le dernier mendiant, a pensé à lui en mourant, qu'il a béni son nom et qu'il a conjuré tous ceux qui l'entouraient de lui dire que, jusqu'à son dernier moment, il lui a consacré le dévouement le plus parfait: cet homme ne serait-il pas touché? Que serait-ce, si ce mendiant mourait pour son service et bénissait sa mort parce qu'elle sauve la vie de celui qui lui était cher? Or voilà ce qu'a fait pour nous Notre-Seigneur! Nous le savons, et nous n'en sommes pas touchés. Beaucoup le savent, et ils cherchent à mépriser. Cette réflexion m'indigne contre moi-même et elle me fait prendre en pitié tant d'hommes qui se glorifient de ne pas croire ou qui refusent de pratiquer ce qu'ils croient.

Comment! tout reconnaît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ, sa croix triomphe du ciel et de l'enfer; de l'avngement des Juifs, et de l'impénétrabilité des Géants; de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnaissent; et nous lui fermerions, nous seuls, notre cœur, et nous nous obstinerions, nous seuls, à dire: Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous! — Les morts entendent aujourd'hui sa voix, et sortent de leurs tombeaux; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie au fond de nos cœurs, du haut de sa croix: Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort. Sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres, et ce Jésus-que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdues. Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauraient s'amollir? Le voile du Temple se déchire: et le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si longtemps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'élever et se déchirer! et nous venons encore cacher au dedans de nous ces mystères d'abomination, qui font le notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble!... Ne sortirions-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres?... Et refusons-nous de prendre Jésus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre Seigneur véritable?"

(Massillon)

TRIZIÈME STATION.

Descendons du Calvaire: allons à cette pierre, où l'on dépouilla le corps de Jésus lorsqu'il fut détaché de la croix.

Lorsque la sainte Vierge eut rencontré son divin Fils sur la voie douloureuse, lorsqu'elle eut été repoussée par les soldats, lorsqu'elle eut perdu de vue celui qu'elle aimait par-dessus toutes choses, elle ne put se résoudre à ne plus le revoir. Elle orlonna donc à Jean et aux saintes femmes de la traîner au Calvaire. Elle y parvint avant la foule; elle y trouva les ouvriers occupés à creuser le trou où devait se planter la croix, et elle les entendit se moquer cruellement du prétendu roi des Juifs.

Elle vit donc arriver le triste cortège. Elle vit arracher avec barbarie, de dessus les épaules du Sauveur, la tunique qu'elle lui avait faite dans les jours de son bonheur, alors que l'enfant Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et lui était soumis. Elle le vit ensuite renverser sur la croix.

Elle était là, au moment où les lourds marteaux

enfoncèrent les clous dans les chairs frémissantes: elle était là, quand les bourreaux, soulevant cette croix chargée du corps de son divin Fils, la laisserent retomber avec un bruit et des douleurs inouïes dans le trou qui lui était préparé.

Enfin, quand la Croix fut plantée en terre, Marie se tint debout avec Madeleine et Jean, le cœur transpercé du glaivo que lui avait prêté Siméon, le jour de la présentation au Temple; et les dernières gouttes du sang de Jésus-Christ tombèrent sur la tête de sa mère.

O vous tous, qui passez sur le chemin, pouvez-elle s'écrier avec Jérémie, considérez et voyez s'il y eut jamais une douleur semblable à la mienne.

L'Écriture a dit avec vérité: Votre douleur, ô Marie, est immense comme la mer aux abîmes sans rivage et sans fond.

Cependant elle n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie.

Une foule de soldats armés s'approchent du Calvaire: ils commencent par briser les jambes des deux larrons qui respiraient encore et jettent leurs dépouilles mortelles dans le fosse profond de la vallée des cadavres, pour qu'ils ne restent pas exposés pendant le grand jour du sabbat.

Ce nouvel aiguillon rappelle le cœur de la divine Mère au sentiment de la douleur. Saisie d'une grande appréhension, elle ne sait que faire, et se tournant vers son Fils expiré, elle lui dit: "Mon Fils bien-aimé, pourquoi ceux-ci reviennent-ils? Que veulent-ils vous faire de plus? Ne vous ont-ils pas tué? Mon Fils, je croyais leur haine assouvie: mais je le vois, ils vous poursuivent même après votre mort. Mon Fils, je ne sais que faire; je n'ai pu vous défendre de la mort; mais j'irai et je me tiendrai debout à vos pieds et au-devant de votre croix. Mon Fils, priez votre Père qu'il les rende accessibles à la commisération; quant à moi, je ferai ce que je pourrai (saint Bonaventure). Et alors elle se leva; et Jean et Madeleine, et les deux sœurs de Marie, c'est-à-dire, Marie, mère de Jacques, et Salomé, se levèrent avec elle, et tous les cinq vont, en pleurant, se placer devant la croix du Seigneur Jésus.

Lorsqu'elle vit les soldats s'approcher, la divine mère se jeta à genoux, et les bras en croix, le visage inondé de larmes, la voix pleine de sanglots, elle leur dit: "Hommes qui êtes mes frères, je vous en supplie au nom du Dieu très-haut, ne mortifiez pas davantage dans mon fils bien-aimé: car je suis sa lamentable mère, et vous savez, mes frères, que je ne vous ai jamais offensés et que je ne vous ai jamais fait aucune injure. Si mon fils vous a paru un ennemi, vous l'avez tué, et moi je vous pardonnerai toute offense et toute injure, et même la mort de mon fils. Mais faites-moi cette grâce de ne point le frapper, afin qu'au moins je puisse le livrer entier à la sépulture. Vous le voyez bien, il est mort." (Saint Bonaventure).

Jean, Madeleine et les sœurs de Marie étaient également agenouillés avec elle, et tous pleuraient amèrement.

Or l'un des soldats, nommé Longin, orgueilleux et impie alors, mais qui depuis se convertit et fut un martyr et un saint, brandissant sa lance de loin, et méprisant leurs prières et leurs demandes, fit au côté droit du Sauveur une large blessure: et il en sortit du sang et de l'eau.

A cette vue, la divine Vierge tomba, à demi morte, entre les bras de Madeleine.

Saisi d'une violente indignation et reprenant courage, Jean ne put retenir le cri de la douleur: Infâmes pervers, s'écria-t-il, pourquoi commettez-vous cette impiété? Voulez-vous encore tuer cette malheureuse mère? Retirez-vous, que nous l'ensevelissions."

Dieu permit que ces monstres se retirassent enfin.

Alors les amis de Jésus s'assirent au pied de la Croix, ne sachant quel parti prendre. Ils ne peuvent détacher le corps ni l'ensevelir, parce qu'ils n'ont pas les instruments nécessaires. Et d'ailleurs, pour le préserver de la sépulture des infâmes, il faut une permission du gouverneur, et qui peut espérer de l'obtenir?

Marie se mit en prière. — elle conjura Dieu le Père que le corps de son Fils ne fût pas exposé à de nouveaux outrages.

Le Père céleste entendit la supplication de sa fille désolée, il inspira une noble résolution à un sénateur, homme vertueux et juste, qui n'avait pas consenti à la mort du Sauveur.

Joseph, c'était le nom de ce sénateur, Joseph alla trouver Pilate et lui demanda si hardiment le corps de Jésus, que le gouverneur n'osa le lui refuser.

Au-sitôt il acheta cent livres de myrrhe et d'aloès pour embaumer le divin corps, se fit suivre de quelques amis, et se dirigea vers le Calvaire.

Le cœur plein des émotions de la scène précédente, les amis de Jésus se levèrent effrayés en apercevant une nouvelle troupe de personnes venir de leur côté. O Dieu! quelle fut l'affliction de cette journée! Mais Jean, regardant en avant, dit: Je reconnais Joseph et Nicodème. — Alors la sainte Vierge, reprenant ses forces, s'écria: Béni soit Dieu qui nous envoie du secours! Jean courut au-devant d'eux, et ils s'empressèrent avec des sanglots et des gémissements, demeurant près d'une heure sans pouvoir se parler, à cause de la tendresse de leur compassion, de l'abondance de leurs pleurs et de l'immensité de leur douleur... (Saint Bonaventure).

Des échelles furent appliquées contre la croix, les clous promptement enlevés, et le corps inanimé de Notre-Seigneur déposé sur la pierre autour de laquelle nous sommes agenouillés pour cette station.

Marie, assise sur la pierre, tenait sur ses genoux la tête de son divin Fils. Elle ne pouvait se lasser de baisser ce visage décoloré et de l'arroser de ses larmes. Elle comptait les trous que les épines

avaient faits à son front; elle contemplait cette face divine souillée de crachats et de sang, à laquelle on avait arraché une partie des cheveux et de la barbe, et elle s'écriait: Hélas! mon fils, qu'avez-vous fait? Pourquoi vous ont-ils mis à mort, ces misérables? Comment ont-ils osé vous réduire en cet affreux état?

Les autres femmes pleuraient avec elle et compatissaient à sa douleur.

Saint Jean, Joseph d'Arimatee et leurs compagnons, les yeux humides de larmes, contemplaient avec stupeur cette scène déchirante.

Enfin, comme le jour déclina et que la nuit était proche, Joseph fit un effort, il s'approcha de Marie, et il offrit de déposer Notre-Seigneur dans un tombeau qu'il avait fait creuser pour lui-même et qui était près de là dans un de ses jardins. La malheureuse mère, tout entière à l'idée d'une séparation d'avec les restes de son fils, s'écria avec l'accent du désespoir:

Hélas! ne m'arrachez pas mon fils; ou bien ensevelissez-moi avec lui.

Mais saint Jean vint à son tour; il insista pour accepter la proposition du sénateur; et la sainte Vierge permit qu'on enveloppât le corps avec un linceul.

Pendant que Jean et Joseph remplissaient ce pieux devoir, Madeleine s'écria: Je vous en prie, permettez-moi d'ensevelir moi-même ces pieds sacrés devant lesquels j'ai trouvé le pardon de mes fautes. — On la laissa faire. Elle lava avec les larmes de son amour les pieds sacrés qu'un peu auparavant elle avait arrosés des larmes de sa contrition. Pour la seconde fois, elle les essuya avec ses cheveux; et puis elle les enveloppa respectueusement après les avoir baisés.

Restait la tête du Sauveur que Marie continuait à tenir étroitement serrée sur son sein. Une fois encore la sainte Vierge lava ce visage de ses larmes; elle le baisa; et arrachant son voile, elle en enveloppa la tête de son fils bien-aimé.

Alors elle voulut répandre elle-même sur le corps ainsi enveloppé les parfums apportés par Joseph d'Arimatee, la myrrhe et l'aloès qui lui rappelaient les présents des mages et le souvenir des jours de son bonheur.

C'est ainsi qu'elle termina en pleurant cette lugubre cérémonie.

Aide ensuite par les disciples et les saintes femmes, elle souleva le corps sacré, le déposa dans le sépulcre, le baisa une dernière fois, et permit aux satellites envoyés par les Juifs de sceller la pierre du tombeau.

Alors elle s'assit auprès de cette tombe sacrée et resta longtemps absorbée dans sa douleur.

Mais, à la nuit close, Jean l'avertit qu'il fallait se retirer. Elle obéit. Elle se leva; elle alla encore embrasser la pierre qui la séparait de son fils: puis elle béni le sépulcre, et elle dit avec une profonde tristesse: Père céleste, je vous remets mon fils. Je vous remets aussi mon âme, que je laisse tout entière en ces lieux.

Et puis saint Jean s'approcha pour l'aider à marcher. Les pieuses femmes lui offrirent leur secours. Tous ensemble ils reprirent le chemin de la ville et allèrent cacher leur douleur dans la petite maison située sur le mont Sion, où, la veille, les pieuses femmes s'étaient déjà réunies.

QUATORZIÈME STATION.

Le saint sépulcre est la quatorzième et glorieuse station du Sauveur.

A Jérusalem, on ne pleure pas sur le tombeau divin. On y a gravé au contraire cette inscription symbolique: "*Erūt sepulcrum ejus gloriosum. Son sépulcre sera glorieux!*" Et la messe privilégiée que l'Église permet d'y célébrer est la messe de la résurrection.

Dans nos pays d'Occident, on remarque une grande diversité dans la manière d'orner et de désigner les repositoirs du Jeudi Saint.

Dans quelques pays cette chapelle est toute tendue de velours noir à lugubres bordures rouges: quelques lampes funéraires répandent une lumière triste sous les draperies du sépulcre: et les vases sacrés des autels, les calices, les ciboires, les urnes d'or et d'argent, qui ont été jetés comme en désordre au pied du Christ mort, attestent que le saint sacrifice est suspendu, et que le jour du déicide on ne se servira pas de tout ce luxe béni.

Dans d'autres villes, l'aspect de l'autel du Jeudi Saint est tout différent: au lieu d'être drapé de deuil, il est recouvert de tentures les plus éclatantes, et sur le fond écarlate des gradins, se dessinent et respirent des chandeliers et des vases d'argent sans nombre; toutes les fleurs de la saison, les jacinthes aux clochettes bleues et blanches, les primevères jaunes qui ont percé la neige pour s'épanouir les premières, les anémones, les renoncules aux vives couleurs, émaille le Paradis: car c'est ainsi que les enfants appellent ce repositoir.

Au milieu de ces pompes du temple et de la nature, au milieu de ces bouquets et de ces cierges, sous un voile de drap d'or, est déposée l'hostie.

Cette seconde manière de faire est celle de l'Église à Jérusalem.

Sur cette mort qui nous a donné la vie, sur le corps de celui qui, le troisième jour, brisera la pierre du tombeau et sortira vainqueur de la mort, on ne jette pas le drap noir semé de larmes. Car ce sépulcre est glorieux.

Et en effet, le triomphe de Jésus-Christ commença alors que tout semble perdu pour sa cause.

La première chose que fit l'âme de Notre-Seigneur en se séparant de son corps, fut de descendre aux limbes. Il en ouvrit les portes fermées depuis le commencement du monde, et il apparut enveloppé d'une lumière éclatante, porté par des milliers d'anges. Adam et Eve, les patriarches,

les prophètes, tous les saints et tous les justes de l'ancien Testament, vinrent au-devant de lui, Jésus leur annonça leur délivrance, après laquelle ils soupiraient depuis quatre mille ans. Il y eut une joie ineffable dans cette assemblée des élus. La condition du monde était changée. Le ciel s'ouvrait aux hommes déshérités.

Oh! comme le récit de tant de douleurs se termine bien par la contemplation du ciel!

Vraiment, la pratique du Chemin de la Croix est magnifique. Je conçois comment les Souverains Pontifes ont voulu l'enrichir de tant de grâces et la mettre à la portée de tous les fidèles. Prenant en pitié une multitude de pauvres, d'enfants, de vieillards, de justes et de pécheurs, d'âmes tièdes ou ferventes, empêchés par divers obstacles d'aller fouler les avenues du Calvaire, ils ont appliqué à la voie figurative de la Croix, érigée dans nos églises, les privilèges et les indulgences attachés au chemin réel du Golgotha. Cette faveur paraît exorbitante; mais on comprend le motif qui l'a fait accorder. La Croix est un grand livre où les plus ignorants peuvent découvrir des secrets sublimes. La Croix est un arbre d'où découle un baume capable de guérir toutes les douleurs.

Aussi tous les saints ont-ils eu pour le Chemin de la Croix une dévotion particulière. En le suivant, nous étions bien heureux. Il nous semblait marcher à la suite de Jésus-Christ, en union avec tout ce qu'il y a eu de saint et d'illustre dans l'Église militante.

Après Notre-Seigneur, la sainte Vierge y passa la première sans aucun doute. "Pendant ses dernières années, dit saint André de Crète, elle parcourait sans cesse les lieux où son divin Fils avait été chargé de liens et cloué à la Croix." Il nous semblait la voir s'avancer lentement, inondée de ses larmes, le long du chemin où son Fils avait porté la croix, et s'arrêter accablée sur la hauteur où il était mort. Et puis, nous la voyions s'agenouiller sur cette terre rouge d'un sang précieux, la baisser et l'inonder de ses pleurs. Alors nous unissions nos prières à la sienne, et nous nous disions: "Pouvons-nous n'être pas exaucés en priant dans un tel lieu et en union avec une telle prière?" Or, la sainte Vierge n'était pas toujours seule à accomplir son saint pèlerinage. Saint Jean et les saintes femmes vinrent souvent l'accompagner et mêler leurs larmes avec les siennes. Et les apôtres, après la descente du Saint-Esprit, ne l'ont-ils pas suivie à leur tour, et n'ont-ils pas mille fois colle leurs lèvres à l'endroit où Jésus-Christ était mort, abandonné par eux? n'ont-ils pas choisi ce lieu de préférence, pour prier leur miséricorde et s'animer à travailler et à mourir eux-mêmes, pour faire connaître et aimer leur bon Maître?

Après eux, les premiers fidèles accoururent en foule, avides de parcourir les sentiers où venait de s'opérer le grand mystère de notre rédemption, et d'interroger les témoins oculaires sur toutes les circonstances de la divine agonie. L'histoire m'apprend qu'au milieu des sanglantes persécutions des trois premiers siècles, de nombreux et illustres pèlerins ne cessèrent pas d'accourir au Saint Sépulcre. "Il serait trop long, dit saint Jérôme, écrivain au quatrième siècle, de parcourir les noms de tous les évêques, de tous les martyrs, de tous les docteurs célèbres qui se sont rendus d'année en année à Jérusalem, depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à ce moment... Les plus illustres personnages de la Gaule viennent ici, écrivait-il à Marcella; ceux qui croient en Jésus-Christ au fond de la Bretagne, abandonnent l'Occident et viennent chercher ici le lieu qu'ils connaissent déjà par les saintes Lettres et par la vénération des peuples. Que dirons-nous des Arméniens, des Persans, des Indiens, les populations de l'Éthiopie et de l'Égypte, fertile en solitaires, de celles du Pont, de la Cappadoce, de la Syrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient, qui viennent en si grande multitude nous édifier par leurs vertus! Tous diffèrent de langage, mais la piété est la même en tous. Autant de peuples, autant de chœurs divers chantant les divines louanges. Origène, saint Cyrille, saint Athanasie, saint Jean Chrysostome, saint François d'Assise et saint Ignace ont été successivement chercher au saint tombeau la lumière et la grâce." Sainte Hélène et l'impératrice Eudoxie, de riches dames romaines, les Mélanie, les Paule, les Eustochie, les Bésille abandonnèrent la magnificence des cours pour venir habiter auprès des lieux où Jésus-Christ était mort.

"Et puis, au moyen âge, quelle multitude immense se précipite vers le Calvaire! Ce ne sont plus des pèlerinages isolés: c'est l'Europe en armes qui se lève comme un seul homme; ce sont les princes, ce sont les rois, ce sont les puissants et les forts; ce sont les petits, et jusqu'à de faibles femmes; ce sont les riches comme les pauvres qui se précipitent vers la mer et lui demandent de les transporter à Jérusalem. A leur tête est Godefroid de Bouillon. Le jour où ses troupes viennent de remporter la plus signalée victoire et se livrent à la joie, je le trouve, seul et sans casque, gravissant la sainte montagne et priant devant le tombeau de Jésus-Christ.

Je le répète, que de saints illustres ont fait avant nous le Chemin de la Croix, et avec quel bonheur nous unissions nos prières à leurs prières, nos larmes à leurs larmes! et comme nous demandions à Dieu de nous rendre participants de tous les trésors qu'ils étaient venus y puiser!

(EXTRAIT DU VOYAGE A JERUSALEM

PAR

Le P. de DAMAS, S. J.